



POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS:

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, . . . 10 — — — 13 — — —
Trois mois, . . . 5 25 — — — 7 50 — — —

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin.	Poste.
6 — 45 — —	(pour Angers seulement) Omn.
9 — 02 — —	Omnibus-Mixte.
1 — 33 — —	soir, Omnibus-Mixte.
4 — 18 — —	Express.
7 — 22 — —	Omnibus-Mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin.	Mixte.
8 — 20 — —	Omnibus-Mixte.
9 — 50 — —	Express.
12 — 38 — —	Omnibus-Mixte.
4 — 44 — —	soir, Omnibus.
10 — 30 — —	Poste.

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS:

Dans les annonces . . . 20
Dans les réclames . . . 30
Dans les faits divers . . . 50
Dans toute autre partie du journal . . . 75

RESERVES SONT FAITES:
Du droit de refuser la publication des insertions reçu et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas.
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

Nous lisons dans la France:

On n'est pas encore éclairé d'une manière bien précise sur le point où en était arrivée l'intrigue ourdie entre Madrid et Berlin, lorsqu'elle s'est ébruitée. Mais le gouvernement français n'a pas considéré qu'il y eût lieu de s'arrêter au détail des faits; il a uniquement envisagé la question de principe, et il l'a posée sans hésitation ni délai, avec la netteté que demandaient les circonstances.

Mardi, le télégraphe appela à Saint-Cloud M. le garde-des-sceaux et bientôt après M. le duc de Gramont. L'entretien des deux ministres avec l'Empereur fut de courte durée, l'accord de vues s'étant trouvé complet dès les premiers mots sur la ligne de conduite à suivre.

De retour à Paris, le chef du cabinet, d'une part, et M. le ministre des affaires étrangères, de l'autre, firent connaître, sans perdre un instant, aux ambassadeurs de Prusse et d'Espagne, les raisons qui rendent la candidature d'un prince prussien inadmissible pour la France, et les conséquences inévitables auxquelles on serait conduit si elle était maintenue.

M. le baron de Werther et M. Olozaga auraient tous deux déclaré n'avoir pas sur l'affaire d'autres informations que celles qui sont dans le domaine public.

A cinq heures du soir, le premier de ces diplomates parlait pour Ems, où se trouve actuellement le roi Guillaume. Il a dû y arriver

mercredi et faire part à son souverain des sentiments du cabinet des Tuileries.

M. Olozaga n'a pas quitté Paris; mais il a, de son côté, transmis à Madrid, par voie télégraphique, le résultat de son entrevue avec M. le duc de Gramont.

Tous ces faits, rapportés et commentés mardi soir à la réception du ministère de la justice, trouvaient leur confirmation dans la fermeté de langage avec laquelle M. le garde-des-sceaux n'hésitait pas à s'exprimer sur l'unique sujet de conversation du jour.

On peut, croyons-nous, s'attendre à une déclaration aussi catégorique que possible du cabinet, dans le même sens, en réponse à l'interpellation que plusieurs députés ont manifesté l'intention de lui adresser.

Il devient d'une importance secondaire, quant au fond même du litige, que la candidature négociée par le général Prim soit un fait absolu ou simplement un fait conditionnel. C'est nous le répétons, sur le terrain du principe que s'est placé l'Empereur Napoléon, de concert avec ses ministres.

La suite des événements dépend donc désormais de la réponse de la Prusse.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que, dans une situation ainsi définie, les bruits belliqueux aient aussitôt pris leur essor; mais nous croyons que toutes les probabilités sérieuses autorisent à considérer le démêlé comme destiné à être résolu par la voie diplomatique.

Quant à la manière dont les choses se sont passées entre Madrid et Berlin, nous croyons savoir que les pourparlers ont été conduits par le général Prim en dehors de tous ses collègues et du maréchal Serrano. Les seuls intermé-

diaires employés paraissent avoir été M. Rancès y Villaneva, qui, après avoir longtemps représenté l'Espagne en Prusse, la représente actuellement à Londres, et un officier supérieur attaché à la légation prussienne à Madrid.

Ce dernier est, dit-on, le même négociateur qui prépara l'entente des cabinets de Berlin et de Florence, à la veille de la guerre de 1866.

Quant à M. Rancès y Villaneva, il est de notoriété publique qu'il a dernièrement quitté son poste à Londres pour aller faire une excursion à Ems.

C'est seulement dimanche soir, à l'issue d'un dîner que le général Prim s'est ouvert à M. Mercier de Lostende, et lui a donné la première nouvelle de ce qui se passait; M. Mercier en avisa immédiatement M. le duc de Gramont; mais des révélations venues d'une autre source avaient devancé au quai d'Orsay ce renseignement officiel.

Nous croyons pouvoir ajouter, qu'à Madrid, la presse, l'opinion publique et la majorité du ministère lui-même se montrent fort peu disposés à continuer la partie engagée par le général Prim. Tout le monde envisage l'avènement du prince prussien comme le signal d'une nouvelle guerre civile qui replongerait l'Espagne dans un nouvel abîme de malheurs, au lieu de lui donner la tranquillité.

Le sentiment général à cet égard s'est, au surplus, manifesté d'une manière non équivoque, il y a quinze mois, lors d'une première tentative faite pour mettre en avant le nom de Léopold de Hohenzollern. Un article en son honneur, lancé dans la *Epoca* par M. Salazar y Mazarredo, n'eut d'autre résultat que de

faire travestir en sobriquet ridicule le nom allemand, imprononçable pour des lèvres espagnoles, de l'étranger dont on voulait faire un roi d'Espagne.

Tout concourt ainsi à confirmer ce qu'est bien en face d'une menée personnelle au général Prim que nous nous trouvons aujourd'hui. L'initiative lui en appartient-elle, exclusivement ou l'a-t-il partagée avec M. de Bismarck et les collaborateurs de sa politique? C'est le seul point qui reste à éclaircir pour savoir si nous sommes en présence d'un simple échauffourée diplomatique ou d'un *casus belli*.

On mande de Madrid, le 6 juillet:

L'*Imparcial* dit que dans le conseil des ministres, qui s'est tenu hier soir à la Granja, l'entente a été complète entre les membres du cabinet. Le régent a approuvé la conduite de Prim, et tous les ministres ont autorisé le ministre des affaires étrangères à ouvrir les négociations diplomatiques qu'il jugera convenables, afin de pouvoir présenter aux Cortès le plus tôt possible un candidat répondant aux désirs de la majorité des députés.

Les Cortès se réuniront à la fin de juillet.

La candidature du prince de Hohenzollern paraît décidée.

Madrid, 6 juillet. — Le candidat avoué au trône d'Espagne est Léopold de Hohenzollern.

Les Cortès se réuniront le 22 courant. L'élection aura lieu le 1^{er} août.

Les députés ministériels espèrent que le candidat présenté obtiendra 200 voix.

On dit qu'il arrivera en Espagne le 1^{er} no-

PROLOGUE.

DEUX FRÈRES,

RÉCIT BRETON.

Par MARIN DE LIVONNIÈRE.

(Suite et fin.)

XVI.

J'étais fort embarrassé vis-à-vis de M. de Puythéri; il avait tous les droits imaginables à ma reconnaissance: il m'avait sauvé la vie; ses bons soins, sa sollicitude de tous les jours, son affection gratuite me faisaient un devoir de lui témoigner une confiance sans réserve, et certes, pour ma part, j'étais disposé à ne lui rien refuser. Or il m'interrogeait du regard et de la parole; il me demandait si j'étais content de ma visite au couvent, si j'avais reçu de bonnes nouvelles, si mon jeune compatriote connaissait ma famille. Mais ces questions même me faisaient voir que le supérieur des franciscains n'avait pas jugé à propos de l'instruire. Olivier voulait donc cacher une histoire dont le secret lui appartenait pour moitié au moins? Et cela étant, que faire? Garder un silence absolu? — Rien ne serait plus cruel. —

Parler comme un diplomate, faire des réticences? — Je n'en aurais pas le pouvoir, la vérité m'échapperait malgré moi. — Non, non, il n'y avait qu'un parti à prendre; M. de Puythéri méritait mille fois de tout savoir; à ma place, Olivier l'eût certainement pensé comme moi. Je n'hésitai plus. Lorsque, après le souper, nous edmes tout en nous promenant, gagné un tertre dont la vue s'étendait jusqu'aux murs jointains du couvent qui abritait en ce moment mon bien-aimé frère Olivier, je commençai mon récit, que venait de provoquer une nouvelle question de M. de Puythéri. Remontant à quinze ou vingt années dans le passé, je lui appris les rares qualités d'Olivier enfant, notre amitié, notre première séparation, mon retour en France, notre séjour au Plesquen et tous les détails de notre rivalité qui y avait pris naissance, puis mon départ et ma tristesse désespérée, et les commencements de ma maladie. Enfin, parvenu à ce point, je dis ce que j'avais trouvé au couvent, quel était ce novice breton, et ce qu'il me voulait.

Quand j'eus achevé, M. de Puythéri essuya ses yeux humides de larmes.

« Mon ami, me dit-il en me serrant la main, Dieu n'a pas voulu me donner des enfants. Si j'avais eu deux fils comme Olivier, et Guy de Pen-Arech, j'aurais été trop heureux sur la terre.

— Non! non! m'écriai-je, ne me comparez pas à Olivier; c'est lui seul qui vaut.

— Allons, je veux bien, Olivier vaut beaucoup; cependant il ne vaut pas seul. Mais ne contestons pas; contez-moi encore quelque chose, je ne saurais me lasser de vous entendre.

Je repris la parole. — A onze heures nous regagnâmes l'habitation. — Bonne nuit! bonne nuit! mon cher Guy, me dit M. de Puythéri en m'embrassant affectueusement; allez rêver à la Bretagne. Moi, je vais songer à la triste solitude où je serai dans quelques jours.

Il ne se trompait guère, en ce qui me concernait; ma pensée me transporta plus d'une fois de l'autre côté de l'Océan; mais je me reprochais bien vite d'avoir obéi à cet entraînement; je n'osais pas ouvrir mon cœur à la joie, il me semblait que c'était un sentiment coupable; je revenais à Olivier, j'aurais voulu lui demander pardon de l'avoir quitté un instant.

Le lendemain, je retournai au couvent des franciscains. M. de Puythéri voulut m'accompagner. Nous trouvâmes Olivier occupé à faire l'école à une trentaine de petits enfants nègres. Il nous demanda la permission de continuer. La leçon tirait à sa fin; nous y assistâmes pendant quelques minutes. Véritablement, c'était le plus touchant spectacle que de voir ce beau jeune

homme, sur le front duquel resplendissait l'intelligence, se baissant jusqu'à terre pour indiquer les lettres de l'alphabet à de pauvres créatures qui n'avaient guère d'humain que la charpente osseuse. Sans s'arrêter à la grossièreté de l'enveloppe, le disciple de saint François allait au fond chercher l'âme pour l'éclairer, l'élever et la purifier.

Lorsque les enfants furent partis, Olivier vint à nous. Je lui nommai M. de Puythéri; il le remercia avec effusion. Puis nous allâmes nous promener sous les ombrages du jardin.

Après avoir parlé de la France, cet éternel sujet d'entretien pour les exilés, de la guerre qui venait de finir, de la colonie qui avait tant souffert, il fut question de mon départ. Olivier souhaitait que je retournasse, dans le plus bref délai, près de mon père, dont l'affliction et l'inquiétude étaient extrêmes. M. de Puythéri reconnaissait la force de cette raison; mais il n'avait pas le courage de se résoudre à une séparation; il avait conçu pour moi le plus vif attachement. Je ne voulais point donner mon avis. Il était conforme à celui d'Olivier, à coup sûr: au lieu d'un motif de retour, j'en avais deux; mais je résistais de toutes mes forces à mes secrets desirs; je luttais afin de ne pas rester trop au-dessous de mon généreux frère. Du reste, Olivier n'eut pas de peine à persuader M. de Puythéri, et celui-ci, la chose

vembre, jour où les Cortès reprennent leurs travaux.

L'escadre espagnole ira le chercher dans un port allemand. On lui accorderait une liste civile de 20 millions.

Madrid, 6 juillet. — On assure que le gouvernement a décidé de faire connaître officiellement aux puissances la résolution prise par lui au sujet de la candidature au trône d'Espagne.

Londres, 7 juillet. — Le *Times* n'est pas du tout étonné des vives susceptibilités manifestées par les déclarations du duc de Gramont, mais il l'est du donquichotisme du maréchal Prim, qui a soulevé contre lui les préjugés anti-prussiens de la France.

Le *Times* dément l'assertion d'un télégramme allemand d'après laquelle la candidature Hohenzollern serait vue favorablement en Angleterre. La seule chose, dit-il, que l'Angleterre désire pour l'Espagne, c'est la paix, n'importe par quels moyens.

Le *Times* espère que les Cortès repousseront un candidat qui serait pour le pays une cause d'affreuses calamités; il compte que le bon sens de la famille régnante de Prusse décidera le prince de Hohenzollern à se retirer d'une position qui pourrait amener des luttes et n'aboutirait qu'à une défaite.

Le *Standard* combat la candidature du prince de Hohenzollern; il croit que la position prise par la France résoudra la question sans guerre.

Berlin, 7 juillet. — Les journaux officiels ou officieux ne se sont pas encore prononcés, jusqu'à ce moment, au sujet de la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. On se montre, ici, fort surpris de l'impression que cette candidature a produite à Paris.

La *Gazette de Spener*, organe indépendant et clérical, se fait l'interprète de cet étonnement en insistant sur ce point que le prince de Hohenzollern est plus proche parent de la famille Bonaparte que de la famille royale de Prusse. La *Gazette* ajoute que le gouvernement prussien n'a pas eu, jusqu'à ce jour, à intervenir en cette affaire, pas plus qu'il n'est intervenu naguère pour conseiller au prince Charles de monter sur le trône de Roumanie.

Les dépêches ci-dessus nous sont fournies par l'agence Havas. En voici d'autres fournies à la *Correspondance du Nord-Est*.

Berlin, 6 juillet. — On croit que le roi refusera son consentement à l'acceptation du trône d'Espagne par le prince Léopold de Hohenzollern, comme il a fait pour son frère Charles, aujourd'hui prince de Roumanie, mais que le prince Léopold pourra bien faire comme ce dernier, et partir incognito.

L'opinion est favorable à l'établissement d'un Hohenzollern en Espagne.

Vienne, 6 juillet. — La nouvelle suivant laquelle le cabinet de Vienne, répondant à une demande adressée de Paris, aurait déclaré que l'Autriche garderait une neutralité absolue dans l'affaire espagnole, est inexacte.

La neutralité est provisoirement indiquée à l'Autriche par la situation; mais elle n'a fait aucune déclaration.

Berlin, 7 juillet. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit qu'elle ne comprend pas les motifs de l'irritation qui règne en France à propos de la candidature espagnole du prince Léopold de Hohenzollern. La France devrait garder la neutralité.

La *Gazette de la Croix* veut prouver, dans une correspondance, que Léopold de Hohenzollern n'est pas un prince prussien, et qu'il doit l'offre de la couronne d'Espagne à sa parenté avec le roi de Portugal.

La *Gazette de Spener* dit que le prince doit certainement attendre son élection par les Cortès avant d'aller en Espagne. Le gouvernement prussien n'est pour rien dans cette affaire et n'a rien à y voir. La France, mieux informée se calmera.

La *Gazette de la Bourse* dit que le gouvernement prussien ne doit pas encourager le prince Léopold, mais qu'il sera de son devoir de le soutenir, si l'on essaie d'empêcher la réalisation des vœux des Espagnols, dûment exprimés.

On lit dans la *Epoca*, de Madrid :

« Nous croyons pouvoir affirmer que la négociation date du mois de février de cette année, qu'elle a été conduite par un député unioniste, avec une telle réserve, que ni l'ambassadeur d'Espagne à Paris, ni le ministre espagnol à Berlin n'en ont eu la moindre connaissance, bien que le député négociateur ait fait différents voyages en Prusse, et qu'il se soit entendu directement avec le général Prim.

« Les optimistes s'imaginent que le candidat réunira 220 ou 230 voix; ils affirment même aujourd'hui que le duc de Montpensier a donné des instructions aux députés, et aux journaux qui appuyaient sa candidature, pour qu'ils ne mettent point d'obstacles à la candidature allemande. »

Les journaux étrangers reçus jusqu'ici ne reflètent pas d'impressions bien définies. La presse anglaise, qui est la plus explicite, donne en général raison aux susceptibilités de la France.

Le *Gaulois*, ordinairement bien renseigné sur les affaires d'Espagne, annonçait jeudi matin que le maréchal Prim aurait renoncé à la candidature du prince de Hohenzollern.

Cette nouvelle venait de très-bonne source, et elle avait pour elle la vraisemblance!

Jusqu'ici cependant elle ne s'est pas confirmée.

Le bruit court dans les cercles diplomatiques que le roi de Prusse n'autorisera pas le prince de Hohenzollern à accepter la couronne d'Espagne, et que le cabinet de Berlin cédera dans les quarante-huit heures.

La *Correspondencia* prétend que le représentant de Prusse, dont on avait annoncé le prochain voyage en Hollande, ne quittera pas actuellement Madrid.

Mentionnons aussi quelques bruits de crise ministérielle imminente de l'autre côté des Pyrénées.

On annonce que l'ambassadeur de France à Madrid, M. Mercier de Lostende, est révoqué. On croit que M. Benedetti ne tardera pas aussi à être remplacé à Berlin.

Voici une nouvelle dépêche reçue relativement au massacre de Pékin.

« Londres, 7 juillet. — Le *Morning-Post* dit qu'on a reçu des nouvelles qui confirment le massacre des Français à Pékin.

« Les renseignements reçus jusqu'ici font présumer que certains actes des missionnaires ont amené le conflit.

« On a aussi des raisons de croire que les autorités chinoises étaient de connivence avec la population.

« Le *Morning-Post* pense que les décisions éventuelles de la France seront prises d'accord avec les autres puissances. »

LA DÉCLARATION DU GOUVERNEMENT

Le gouvernement avait à choisir entre deux manières de procéder, dans l'incident hispano-prussien.

Il pouvait différer de répondre publiquement aux interpellations parlementaires et maintenir la question dans les voies discrètes de la diplomatie.

Il a préféré la porter de suite au grand jour et dire tout haut sa pensée devant l'Europe.

Nous l'en félicitons.

Nous le félicitons d'avoir compris que les circonstances demandaient non des pourparlers mais un acte.

Nous le félicitons d'avoir pris la résolution de cet acte, sans un instant de retard ou d'hésitation.

Voici le texte exact de la déclaration faite au Corps-Législatif par M. de Gramont, en réponse à l'interpellation de M. Cochery et de ses collègues, au sujet de la candidature du prince de Hohenzollern :

« Je viens répondre à l'interpellation qui a été déposée par l'honorable M. Cochery.

« Il est vrai que le maréchal Prim a offert au prince Léopold de Hohenzollern la couronne d'Espagne, et que ce dernier l'a accep-

tée. Mais le peuple espagnol ne s'est point encore prononcé, et nous ne connaissons point encore les détails vrais d'une négociation qui nous a été cachée.

« Aussi une discussion ne saurait-elle aboutir maintenant à aucun résultat pratique. Nous vous prions, messieurs, de l'ajourner.

« Nous n'avons cessé de témoigner nos sympathies à la nation espagnole et d'éviter tout ce qui aurait pu avoir les apparences d'une immixtion quelconque dans les affaires intérieures d'une noble et grande nation, en plein exercice de sa souveraineté; nous ne sommes pas sortis, à l'égard des divers prétendants au trône, de la plus stricte neutralité, et nous n'avons jamais témoigné pour aucun d'eux ni préférence ni éloignement.

« Nous persisterons dans cette conduite.

« Mais nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France. Cette éventualité, nous en avons le ferme espoir, ne se réalisera pas.

« Pour l'empêcher, nous comptons à la fois sur la sagesse du peuple allemand et sur l'amitié du peuple espagnol.

« S'il en était autrement, forts de votre appui, messieurs, et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse. »

Ces paroles ont provoqué un enthousiasme indescriptible; nous ne saurions retracer l'émotion qui s'est emparée de l'assemblée lorsque le ministre a prononcé les dernières phrases. La gauche comme la droite applaudissait avec frénésie; l'âme de la France semblait palpiter dans toutes les poitrines. Jamais nous n'avions entendu pousser de si vigoureux braves, et saluer avec un tel lyrisme la perspective, toujours douloureuse pourtant, d'un conflit international.

Il se peut que le retentissement même de la déclaration de M. le ministre des affaires étrangères devienne, dans le premier moment, une cause de froissement à Berlin. Mais ce sera-là, croyons-nous, un effet purement passager, qui fera bientôt place à une appréciation plus juste des faits et à un calcul plus réfléchi de leurs conséquences. On reconnaîtra que nulle pensée de provocation gratuite ne se mêle à la protestation contre la candidature du prince de Hohenzollern.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

La discussion du budget au Corps-Législatif se poursuit sans grand intérêt. L'attention publique est ailleurs.

décidée, nous apprîmes qu'il y avait dans le port deux ou trois navires en partance. La paix venait d'être signée; le commerce se hâta d'en profiter.

Dès le soir même, mon passage fut retenu à bord de la *Jeune-Louise*, de Nantes, dont le départ devait avoir lieu le dimanche suivant.

C'était M. de Puyhéri qui avait traité avec le capitaine. Cet empressement de sa part me surprit au premier abord; mais mon étonnement cessa quand je le vis, lui aussi, faire ses malles. Sans en dire un mot, il s'était décidé à profiter de l'occasion pour revoir la France, où il n'avait pas mis le pied depuis le commencement de la guerre.

Pendant le reste de la semaine, je ne bougeai pas, pour ainsi dire, du couvent des franciscains. Olivier passait avec moi tout le temps que lui laissaient l'école des petits nègres et ses exercices de religieux. Nous étions avares de ces dernières heures; nous aurions voulu les économiser, en rejeter quelques-unes dans l'avenir, comme autant d'étapes lointaines; mais non, elles coulaient malgré nous.

XVII.

Enfin arriva le jour de la séparation. La veille, M. de Puyhéri s'était rendu à bord de la *Jeune-Louise* pour présider à notre installation, et il avait obtenu du capi-

taine qu'on vint me prendre avec une embarcation du port dans une petite crique située à six cents pas du couvent.

Olivier m'accompagna jusque-là. Nous nous donnions le bras; nous échangeions de rares paroles. Moi, du moins, je ne trouvais rien à dire; la pensée que je quittais un frère qui renonçait à tout pour tout me céder revenait sans cesse à mon esprit. J'allais donc sceller moi-même la pierre du tombeau où s'ensevelissait tout vivant celui dont j'avais ruiné les espérances. Cette idée me perçait le cœur. Olivier devina probablement ce qui se passait en moi.

« Mon cher Guy, me dit-il, je ne veux pas te laisser partir avec un doute qui pourrait se mêler plus tard à ta joie. Peut-être songerais-tu que la place occupée par toi au foyer domestique appartenait à un autre; que tu ne l'as conquise qu'en remportant une triste victoire, et qu'il y a quelque part, bien loin, un malheureux qui sert de rançon à ta félicité. Ne crois pas cela, Guy, ne crois pas cela. Le jour où j'ai aimé Sophie — je la nomme pour te faire voir que le calme est rentré dans mon âme — je me suis dit qu'elle ne serait jamais mienne, si je n'avais la certitude que son cœur se donnait spontanément au mien. Cette certitude, je ne l'avais pas quand tu es venu au Plesquen. La place était libre; tu l'as prise, et tu l'as prise sans le vouloir. Va, je sais qu'on

ne délibère point en pareille circonstance. Et maintenant, de malheureux il n'y en a pas. J'ai eu, dans les premiers temps, des heures cruelles; tout est fini désormais. J'ai choisi la meilleure part, j'en ai le plus doux et le plus profond sentiment. Les perspectives du passé se sont éloignées de moi comme ces fies de l'Océan qui chavirant un instant le passager, mais ne sauront l'arrêter, parce qu'il soupire après la véritable patrie. Point de regrets, Guy, point de remords: Olivier n'est point malheureux.

« Je serrai silencieusement la main d'Olivier; j'étais incapable de répondre.

« Il reprit la parole peu après et m'entretint de mon père.

« Quand nous arrivâmes à la crique, on m'attendait depuis une demi-heure: la *Jeune-Louise* était en panne à une demi-lieue au large. On me pressa d'embarquer.

« Je me jetai dans les bras d'Olivier.

« Pourquoi nous séparons-nous? lui dis-je. Ne pourrais-tu pas venir? ou plutôt ne devrais-tu pas rester? »

« Non, me répondit-il, nos voies sont différentes. Espérons que la Providence nous ménagera des rencontres; en attendant, que chacun coure à son but.

« Adieu! frère, adieu! va où le bonheur t'appelle: pour toi, il est là-bas; pour moi, il est là-haut! »

Du geste il avait montré l'horizon, puis du regard il

indiquait le ciel. En effet, sa part était la meilleure. Je le compris en voyant son visage transfiguré. De lui à moi il se fit une secrète communication de courage.

« Adieu, Olivier, repris-je, tu prieras pour moi!... tu prieras pour nous!... »

XVIII.

Une demi-heure après, j'étais à bord de la *Jeune-Louise*. Il ventait grand frais, nous fîmes bonne route. A midi, les points élevés de la Martinique n'apparaissaient plus que comme des flots brumeux; ils s'effacèrent graduellement, puis on cessa de les voir.

« Adieu, Olivier! » répétai-je une dernière fois en moi-même.

Pourquoi raconterais-je ma nouvelle traversée? Il n'y en a qu'un moi à dire: elle fut bien différente de la première. Ce n'était plus contre le désespoir que j'avais à lutter, c'était contre l'enivrement de la joie. Quand je le sentais me gagner, je disais à M. de Puyhéri: « Parlons d'Olivier », et durant des soirées entières nous parlions de lui.

De Saint-Nazaire, où j'arrivai à la fin d'octobre, je volai à Saint-Médéc. Mon père me reçut avec une émotion profonde. J'avais craint parfois qu'il ne m'accusât intérieurement du départ d'Olivier. Loin de là: il fut plus affectueux que jamais pour moi; il ne me dit

Voilà déjà la sécheresse qui se fait sentir sur le budget. Le ministre de la guerre demande un crédit supplémentaire de deux millions pour les fourrages de l'armée.

Dans la dernière séance de la commission d'enquête commerciale, M. Pouyer-Quertier a obtenu un grand succès. Il s'agissait des tarifs de chemins de fer. M. Pouyer-Quertier s'est livré à une étude complète pour démontrer l'exagération de ces tarifs. Étude qui a valu à l'éloquent orateur les félicitations de tous les auditeurs, à l'exception, toutefois, de M. Delebecque, le principal administrateur du chemin de fer du Nord.

Les agriculteurs anglais sont dans la joie. La pluie tant désirée est enfin tombée, et avec abondance. Aussi, dit le *Chamber of Agriculture Journal*, depuis deux jours, les prairies ont repris un aspect verdoyant. On n'a plus à redouter le dépérissement des racines des graminées. Les plantes légumineuses, si compromises, ont repris vigueur, et la seconde coupe des foins sur laquelle ne comptait plus le cultivateur, viendra à temps. La satisfaction est universelle dans les campagnes.

Le nombre toujours croissant des incendies causés par l'imprudence des fumeurs commence à éveiller l'attention publique. Une pétition vient d'être adressée au Sénat dans le but d'obtenir une loi qui protège les propriétés et les personnes contre les fumeurs.

Cette pétition, rédigée par un docteur en droit, M. de Baupré, et signée par de notables habitants de Saint-Cloud, demande que tout fumeur qui jette son cigare, sa cigarette, son allumette, etc. sur la voie publique sans l'avoir complètement éteint, soit passible d'une amende de 11 à 15 francs.

Une scène des plus comiques se passait dimanche au théâtre de Toulouse. Un bon campagnard était allé, pour la première fois de sa vie, au spectacle.

On jouait un gros drame plein d'incidents dramatiques, entre autres une scène d'orage. Le théâtre est sombre et représente l'une des salles d'un antique manoir. Tout-à-coup les éclairs viennent éclairer la salle. Notre bon campagnard fait très-dévotement un signe de croix, selon l'usage de son pays; puis, le tonnerre gronde, autre signe de croix. Enfin, l'un des personnages se précipite sur la scène en secouant son manteau et en s'écriant :

« Mon Dieu ! quelle épouvantable grêle ! »

A ces mots, le paysan franchit les banquettes et sort de la salle en gémissant :

« Mon Dieu ! que vont devenir nos pauvres vignes ! nos pauvres vignes ! »

Arrivé dans la rue, le campagnard fut très-surpris de voir qu'il faisait un clair de lune superbe.

Une semaine après mon arrivée, M. de Puyhéri, remplissant la promesse qu'il m'avait faite, vint à Saint-Médac. Mon père et lui se prirent de grande amitié dès le premier jour.

« Je ne suis plus seul, me dit mon père le lendemain; tu n'as plus cette raison à m'opposer. Va donc, comme je te l'ai déjà dit, chez Mme de Trévenin; je l'ai annoncé : tu es attendu. »

En Bretagne, et dans ce temps, les choses se faisaient avec simplicité. On m'avait annoncé effectivement chez Mme de Trévenin, car la première personne que j'y rencontrai en entrant dans le salon fut celle que j'avais cru saluer d'un dernier regard dix-huit mois avant.

Je demeurai d'abord sans parole; puis j'essayai de balbutier je ne sais quoi. Sophie me répondit par des larmes.

« Avez-vous vu Olivier ? murmura-t-elle enfin. — Oui, répondis-je, j'ai vu Olivier; il a dans le cœur la paix de Dieu, et sur le visage la béatitude d'un saint. — Oh ! Guy, est-ce vrai ? Soyez béni pour ce que vous me dites. »

Mme de Trévenin entra suivie de sa fille. Sophie se remit; mais sur son front restait une légère teinte de mélancolie.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Nous avons reçu la lettre suivante, qui sera lue avec le plus vif intérêt :

Paris, 6 juillet 1870.

Monsieur le Rédacteur, Le Bien, de quelque côté qu'il vienne, est toujours le Bien et je vois avec un immense plaisir mes chers compatriotes se disputer l'honneur du progrès et des améliorations.

Permettez-moi donc d'applaudir de tout cœur à la noble initiative de MM. Delacour et Bonneau, et d'espérer que, dans les questions d'hygiène publique comme dans celle des chemins de fer, notre pays saumurois n'aura bientôt plus rien à envier aux contrées les plus favorisées. C'est bien le plus cher de mes vœux.

Mais si M. Delacour a raison, M. Bonneau n'a pas tort, et je viens, Monsieur, proposer à notre bonne ville de mettre ces MM. parfaitement d'accord, en faisant construire tout à la fois des halles couvertes, un château d'eau, et ce qui répondrait à l'article boucherie, un abattoir central.

Rien de plus simple que l'exécution simultanée de ces divers travaux; et cependant il ne serait demandé ni une seule obole, ni le moindre chiffre de souscription, ni l'avance la plus légère. La ville garantirait et tout serait dit.

Lorsque le conseil municipal sera reconstitué, notre bonne ville de Saumur trouvera prêt à lui expliquer ce système, et à la mettre immédiatement en rapport avec une compagnie honorable, habituée à exécuter tous ces genres de travaux et à traiter avec les villes dans les limites des ressources municipales.

Je vous serais obligé, monsieur le Rédacteur, de vouloir bien donner de la publicité à cette lettre, et recevoir la nouvelle assurance de mes sentiments distingués.

PAUL PROUTEAU, 7, rue Rochechouart.

Après trois journées d'une chaleur exceptionnelle, le temps s'est enfin mis à l'orage hier matin, vers 4 heures 1/2, le tonnerre grondait et la pluie a tombé, mais trop peu de temps; le soleil a pris le dessus, et si le ciel n'était pas aussi pur que les jours précédents, l'atmosphère n'en était pas moins lourde et accablante.

Le baromètre a légèrement baissé hier et le thermomètre s'est encore élevé à 32 centigrades.

La soirée que nous avons annoncée aura lieu demain dimanche dans le Square. Les jeunes enfants de l'École mutuelle, sous la direction de M. Meyer, exécuteront divers

Le soir survint M. du Quillio avec tout son monde; ce fut un grand brouhaha. Je ne voulais passer chez Mme de Trévenin qu'un jour; on en exigea deux. Une heure avant mon départ, M. du Quillio me prit par le bras et m'entraîna dans une embrasure de fenêtre.

« Ça, mon cher Guy, me dit-il, cette fois point de fiançailles; les choses languissent et tournent mal. Voilà ce cher trésor de Sophie qui a manqué mourir de chagrin, et je ne comprends qu'un seul mot de ce soit; elle parlait de l'un et aimait l'autre. Les femmes sont incroyables. Enfin bref, aujourd'hui, si tout le monde est d'accord, ne perdons pas de temps, et commencez par donner votre démission de cadet, puisque la guerre est finie. — Je ne pus m'empêcher de sourire en répondant à M. du Quillio que j'étais à sa disposition et à celle de mon père, et que nul retard ne viendrait de moi. — C'est bien, reprit-il, j'ai un bail à passer jeudi. Vendredi, je serai chez mon vieux camarade; dites-le lui de ma part. — Il tint parole. — Un mois après, nous étions à Saint-Médac, mon père, Sophie et moi, heureux de respirer un peu au sein des bêtes bruyantes qui avaient eu lieu au Plessy-Quen. »

morceaux d'harmonie, de 7 heures à 8 heures 1/2; puis la Société chorale fera entendre le programme suivant :

Le Chant du Travail... Felicien David.
Les Deux Aïeules... Grétry.
Jeanne d'Arc... Pierre Dupont.
La Capitale... X.
La Retraite... Laurent de Rillé.

Mgr Grolleau, évêque d'Evreux, vient d'adresser à M. le curé de Serquigny (Eure) une somme de 200 fr. pour les incendiés.

Les journaux d'Angers annoncent aujourd'hui l'ouverture de la souscription aux actions des chemins de fer de Maine-et-Loire. Ils apprennent en même temps que M. Galfand a déposé le projet des statuts de la Société chez M. Nyeu, notaire à Angers, et qu'un exemplaire va être envoyé à tous les notaires des localités desservies par le réseau projeté.

Tous les efforts possibles ont été faits par les fondateurs et les promoteurs de l'œuvre pour assurer le succès d'une entreprise aussi utile à notre département tout entier; c'est maintenant aux populations intéressées à faire le reste.

Tous les renseignements relatifs aux marchés tenus cette semaine constatent une baisse sensible et soutenue sur le blé et les farines.

À Paris les offres demeurent assez restreintes, et sur les marchés de la province la vente est peu active; les cours du blé continuent de rétrograder, car la mégnérie, qui écoulait lentement la farine, n'a aucun intérêt à faire de grands achats.

Le blé continue de baisser à Marseille, où la demande a presque cessé. Le calme est grand à Bordeaux; les prix tendent à fléchir.

À Laval baisse maintenue. En un mot, la dépréciation sur le blé et les farines est générale.

Nous lisons dans l'*Avenir de Rennes* :

« On nous dénonce un fait que nous regrettons de n'avoir pu porter plus tôt à la connaissance du public; il y a quelques semaines un individu vêtu en matelot vendait dans les rues de Rennes divers objets d'origine plus ou moins exotique, et, entre autres, un prétendu fruit du Brésil qu'il suffrait, disait-il, d'appliquer sur un corps pour qu'il disparût à tout jamais. Nombre de personnes ont été dupes de ce charlatan dangereux, et de sérieux accidents s'en sont suivis. Nous savons, de plusieurs médecins, qu'ils traitent en ce moment des victimes de ce soi-disant remède, atteintes d'incapacités de travail de plus de vingt jours. »

Sous ce titre : *Un Chien hydrophobe*, on lit dans le *Courrier de la Vienne* :

« Ma fille, dit mon père à Sophie, j'avais deux enfants sous mon toit; Dieu m'en a pris un, mais il vous a envoyée pour le remplacer; soyez donc ici chez vous, cette maison est la vôtre, réglez-y en maîtresse, comme vous réglez dans le cœur de Guy. Aimons-nous tous les trois, et parlons quelquefois de l'absent. Peut-être le reverrons-nous. »

(Nous l'avons vu en effet, et chaque fois il nous donnait l'idée d'une vie supérieure à la nôtre. Sa visite, comme celle d'un ange, nous laissait meilleurs, plus recueillis, plus préparés à la séparation finale.)

Il fait une telle chaleur à Madrid, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir, écrit-on à l'*Indépendance des Basses-Pyrénées*, qu'on ne peut vaquer à ses affaires, ni sortir nulle part, sous peine de ne pas rentrer chez soi, tellement le soleil darde avec force.

Cette température est générale dans toute l'Espagne voire à Burgos, où d'ordinaire il fait plutôt froid. La récolte est à peu près perdue partout; les pauvres paysans ne savent plus à quel saint se vouer.

Un accident des plus graves tient en émoi, depuis huit jours, toute la population de Civray. Voici les faits tels que nous les tenons d'un témoin oculaire :

Dans la journée du lundi 27 juin, Emmanuel P... et Arthur D..., deux enfants, étaient dans le jardin de M. P... le premier, âgé de 12 à 15 ans, couché sur son chien étendu par terre, le second, assis à côté. Lorsque Emmanuel se releva sans défiance, le chien lui sauta à la figure et le mordit horriblement au menton et à la joue que les dents traversèrent. Le jeune Arthur, n'écoulant que le premier mouvement du cœur, court au chien, le saisit à bras le corps, le jette à terre et le chasse d'un coup de pied.

Cette fureur insolite de l'animal contre son jeune maître inspira aux parents de vives inquiétudes et aussitôt ils le mirent à l'attache. Il fut assez calme le reste du jour, et, le mardi matin, le vétérinaire faisait espérer encore que l'accès n'aurait pas de suite, tout en recommandant les plus grandes précautions. Mais le soir l'attitude du chien prit un caractère plus inquiétant; dans la nuit, il dévora une partie de son panier, et le mercredi matin, quand le vétérinaire vint pour l'examiner de nouveau, il n'y eut plus de doute possible; l'animal était enragé.

Le croyant toujours enchaîné, le vétérinaire, M. D..., et un voisin entrèrent dans l'endroit où était l'animal; mais celui-ci avait pendant la nuit rompu sa corde, et au moment où ils entrèrent se repliant sur ses jarrets, il s'élança sur M. D..., et lui tomba en pleine poitrine. Celui-ci heureusement, aussi prompt que l'éclair, saisit la corde qui pendait au cou de l'animal furieux et par une brusque secousse lui releva la tête en même temps qu'il s'éloignait de lui-même en se retournant; le paletot seul fut déchiré.

Ce fut alors un saut qui ne peut général; mais l'animal semblait uniquement acharné contre M. D..., et le poursuivait à travers le jardin, quand par bonheur M. P..., son maître, put saisir la corde que l'animal traînait toujours, l'arrêta et réussit à l'enfermer dans le café voisin. C'est là que M. D..., dont on ne saurait trop louer le courage, et un voisin aussi brave que lui, assommèrent à coups de triques le dangereux animal dont l'autopsie ordonnée par l'autorité a constaté l'affreuse maladie.

Les mesures les plus sévères ont été prises par l'autorité municipale; un grand nombre de chiens ont été abattus, les autres sont renfermés; on n'en voit plus un seul dans les rues de Civray.

La sécheresse qui afflige notre province ou plutôt toute la France, rappelle encore l'année 1595, dont les Mémoires nous ont gardé le triste souvenir. D'après divers documents contemporains, durant cette année, il ne tomba pas en Anjou une goutte de pluie depuis le 25 mars jusqu'au 16 octobre.

L'hiver, lisons-nous dans le *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, avait été très-rigoureux; les prairies desséchées ne produisirent pas de fourrages, et beaucoup de gens aimèrent mieux abandonner leurs chevaux au hasard que de les nourrir. Les pauvres cultivateurs tuèrent leurs bêtes à cornes, faute de pouvoir leur donner pâture. Il n'y eut aucun fruit, les blés mûrirent trop vite et furent peu abondants; la vigne se développa mal et la vendange fut médiocre en quantité, mais excellente en qualité. Ce fut, en cette triste année, la seule récolte qui eût un résultat passable. Tous les puits mangèrent, les affluents de la Loire furent complètement à sec; on venait de plus de sept lieues chercher de l'eau à la Loire.

Dans les basses et hautes vallées, il n'y eut pas un seul brin de chanvre qui prospérât; la récolte des plantes textiles fut complètement nulle.

Pour chronique locale et nouvelles diverses, voir le Courrier.

Dernières Nouvelles.

On s'est ému d'une note publiée par le *Constitutionnel*, et dont voici le principal passage :

« La conduite du gouvernement français ne donnera lieu à aucune ambiguïté. Dès qu'il sera convaincu de l'obstination du ministère espagnol, il rompra avec lui toute relation diplomatique, mettant ainsi en demeure la sagesse et l'amitié du peuple espagnol. »

« Du côté de la Prusse, aucune nouvelle certaine. Mais là encore le gouvernement français sera à la hauteur de son devoir. »

« Il ne se contentera pas, de la part de M. de Bismark, de déclarations évasives. Il ne saurait suffire qu'on lui réponde que la Prusse est étrangère à l'événement. M. de Bismark doit à la paix de l'Europe de refuser formellement au prince de Hohenzollern l'autorisation de régner en Espagne, comme le roi Louis-Philippe l'a refusée au duc de Nemours pour

la Belgique, comme l'Angleterre et la Russie l'ont refusée au prince Alfred et au duc de Leuchtenberg pour la Grèce, et comme l'Empereur Napoléon III l'a refusée au prince Murat pour Naples. »

On parle d'un ultimatum qui serait adressé à Berlin, à courte échéance, dans le cas où un retard trop prolongé de la réponse attendue donnerait à penser que le gouvernement prussien cherche à déplacer le terrain de la question.

Pour dernières nouvelles : P. GODET.

Parmi les belles et intéressantes gravures que *l'Univers illustré* publie dans son numéro de cette semaine, nous citerons : l'Abdication de la reine Isabelle ; la Messe pontificale de la Fête-Dieu dans la basilique de Saint-Pierre à Rome ; la Statue d'Arion, de M. Hiolle, médaille d'honneur au Salon de cette année ; les Oranges, souvenir de la Haute-Egypte ; par M^{me} Henriette Browne ; l'un des plus charmants tableaux du même Salon ; le Troupeau dans les bois ; Dompteuse américaine assaillie

par ses lions ; Douvres : projet d'un nouveau port pour le passage des trains de chemin de fer entre la France et l'Angleterre, etc. — Tout le monde sait que la partie littéraire de *l'Univers illustré* est à la hauteur de sa partie artistique. Ajoutons que ce magnifique journal offre en ce moment à ses abonnés, sous ce titre : *Bibliothèque de tout le monde*, une prime sans précédent. On peut voir dans le numéro de *l'Univers illustré* de cette semaine des détails sur cette prime, qui se compose de vingt beaux volumes des meilleurs romans contemporains, volumes grand in-4 de plus de 400 pages chacun et illustrés de deux mille gravures.

ABONNEMENTS. — Un an, 20 fr. ; six mois, 10 fr. ; trois mois, 5 fr.

Administration : passage Colbert, 24.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 32, Angers.

— Depuis la cure du Saint-Père par la douce *Revalescière Du Barry*, et les adhésions de beaucoup de médecins et d'hôpitaux, nul ne pourra plus douter de l'efficacité de cette délicieuse Farine de Santé, qui guérit,

sans médecine, ni purges, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, fluxions et tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessies, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. 72,000 cures, y compris celles de S. E. le Pape, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, etc., etc. — Six fois plus nourrissante que la viande sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecines. — En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 6 kil., 32 fr. ; 12 kil., 60 fr. — La *Revalescière* chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles et nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire sans échauffer. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 576 tasses 60 fr., ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. TRÉRIER, place de la Blange ; COMMON, rue St-Jean ; GONDRAND, rue d'Orléans ; et chez les pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET Co., 26, place Vendôme, Paris. (644)

P. GODET, propriétaire-gérant.

L'Echo Saumurois est désigné pour l'insertion des Annonces judiciaires et des Actes de société.

Etude de M. J. MEHOUS, notaire à Saumur.

A VENDRE

Par adjudication volontaire.

Le dimanche 24 juillet, à midi.

En l'étude de M. Méhous, notaire à Saumur.

UNE MAISON

Située à Saumur, rue de la Chouetterie.

Appartenant à M. Bellanger-Martin, composée d'un corridor, chambre et trois celliers au rez-de-chaussée ; deux chambres au premier étage ; grenier au-dessus ; petite cour, puits commun.

On pourra traiter de gré à gré avant l'adjudication.

S'adresser à M. Méhous, notaire.

Etude de M. MEHOUS, notaire à Saumur, succ^r de M. LEROUX.

A VENDRE

UNE PETITE PROPRIÉTÉ

Située au Sauvageon, commune de Vivy.

Cette propriété se compose de maison d'habitation ; écurie, toits à porcs, jardin et terres en différentes parcelles d'une contenance totale de cinq hectares environ.

S'adresser pour traiter à M. Méhous, notaire rue Beaupaire.

Etude de M. CLOUARD, notaire à Saumur.

A VENDRE

A ARRETER OU A LOUER

de suite.

PETIT MAGASIN ET MAISON, rue St-Jean, n° 51.

S'adresser à M. GUÉRINEAU ou à M. CLOUARD, notaire. (264)

A VENDRE

DE SUITE.

UN FONDS DE SERRURIER.

S'adresser à M^{me} veuve VIELLE, place de la Gendarmerie. (281)

A VENDRE

A LOUER OU A ARRETER.

UNE MAISON,

Située rue de la Visitation, n° 42.

S'adresser à M. MARTIN-BELLIARD, jardinier-grainetier à Varrains.

A VENDRE

UN CABRIOLET à 4 roues, presque neuf.

S'adresser au bureau du Journal.

A LOUER

Pour la St-Jean 1871.

L'HOTEL DES VOYAGEURS

BIEN ACHALANDÉ.

Situé à Saumur, rue d'Orléans.

Vaste cour, grandes écuries, remisés, hangars, magasins, etc.

Cet hôtel offre, en outre, les servitudes désirables pour toute espèce d'industries.

S'adresser à M. ROCHAT. (261)

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine.

UNE BOUTIQUE

CHAMBRE, CAVE ET GRENIER.

Située place Saint-Pierre.

S'adresser à M. BONNEAU, rue de l'Hôtel-de-Ville, n° 7. (29)

ON DEMANDE un Courtier, pour

une compagnie d'assurance contre l'incendie à prime fixe.

Fortes remises. S'adresser au bureau du journal.

E. DUTERTRE, Libraire-Editeur,

48 et 20, passage Bourg-l'Abbé.

LA TENUE DES LIVRES

EN PARTIE SIMPLE ET EN PARTIE DOUBLE,

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES POUR ÊTRE

APPRISE SANS MAÎTRE.

Comptabilité des Commerçants, Banquiers, Industriels, Propriétaires, Entrepreneurs, Agents de Change, Courtiers, Agriculteurs, des Sociétés en commandite et par actions, etc.

OUVRAGE OFFRANT UN COURS COMPLET DE CONTENTIEUX COMMERCIAL.

Adopté par le Tribunal de Commerce de la Seine et par l'Ecole du Commerce et des Arts industriels de Paris ;

Par Louis DEPLANQUE,

EXPERT PRÈS LES COURS ET TRIBUNAUX, PROFESSEUR DE COMPTABILITÉ GÉNÉRALE.

QUATORZIÈME ÉDITION.

Un fort volume de plus de 800 pages.

Pour le recevoir franco, adresser un bon de poste de 7 fr. 50.

LA POUPÉE MODÈLE

Journal des Petites Filles (7^e ANNÉE).

La POUPÉE MODÈLE paraît le 15 de chaque mois, en une livraison de 24 pages de texte — contenant des petits Contes moraux — Conseils aux Petites Filles, — Gravures de Modes d'Enfants et de Poupées, — Travaux d'aiguille et de tapisseries faciles à exécuter, etc., — Images coloriées, Surprises, Feuilles à découper, etc., — Cartonnages, Joujoux, Petit Théâtre, Musique, etc.

Paris, 6 fr. — Départements, 7 fr. 50.

La collection entière des six premières années forme quatre beaux volumes in-8^o. (Chaque année coûte le même prix que l'abonnement.)

Les Abonnements ne se font que pour l'année entière et datent du 15 novembre.

A PARIS, 1, BOULEVARD DES ITALIENS.

On demande une apprentie pour les modes et la lingerie.

S'adresser au bureau du Journal.

ON DEMANDE UN ASSOCIÉ

pour le commerce des vins mousseux, dans les environs de Saumur.

Écrire franco, aux initiales A et D, poste restante, Saumur. (282)

UN JEUNE HOMME MARIÉ

muni de bons certificats, désire une place de garde particulier.

S'adresser au bureau du Journal.

UNE FEMME DE 40 ANS, munie

de bons certificats, bonne lingère et ouvrière, demande une place de confiance comme femme de chambre ou de charge.

S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

5 Cent. le no. 5 Cent. le no.

LE PETIT ILLUSTRÉ

DE TOUS LES JOURNAUX ILLUSTRÉS.

HUIT PAGES, TEXTE ET GRAVURES.

PARAIT LE MERCREDI ET LE SAMEDI.

CHACQUE NUMÉRO CONTIENDRA :

Chronique de partout. — Tribunaux. — Théâtre. — Roman. — Actualités de toute nature. — Portraits contemporains. — Modes. — Musique. — Rébus.

Chaque quinzaine une REVUE COMIQUE PAR CHAM.

Le Petit Illustré publie

LE CHATEAU DE MONTSABREY

PAR JULES SANDEAU.

Chez tous les libraires et marchands de journaux.

Abonnements : Paris et départements, un an, 8 fr. ; six mois, 4 fr.

Administration, passage Colbert, 28, Paris.

RENTES ET ACTIONS	BOURSE DU 7 JUILLET.			BOURSE DU 8 JUILLET.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	71 30	» 50	»	70 70	»	» 60
4 1/2 pour cent 1853.	102 50	» 1 25	»	103 50	» 50	»
Obligations du Trésor.	502 50	» 2 50	»	500 50	»	» 50
Ville de Paris 1869.	353	» 50	»	351 50	»	1 50
Banque de France.	2850	» 10	»	2850	»	»
Crédit Foncier (estamp.)	1260	» 15	»	1250	»	10
Crédit Foncier colonial.	»	»	»	»	»	»
Crédit Agricole.	617 50	»	»	617 50	»	»
Crédit industriel.	652 50	» 10	»	652 50	»	»
Crédit Mobilier (estamp.)	220	» 5	»	220	»	»
Comptoir d'esc. de Paris.	730	» 12 50	»	730	»	»
Orléans (estampillé)	970	» 17 50	»	973 75	»	3 75
Nord (actions anciennes).	1150	» 2 50	»	1128 75	»	21 25
Est.	615	»	»	611 25	»	3 75
Paris-Lyon-Méditerranée.	1012 50	» 2 50	»	1007 50	»	5
Midi.	647 50	» 12 50	»	650	»	2 50
Ouest.	623 75	» 1 25	»	625	»	1 25
Charentes.	503 75	» 1 25	»	503 75	»	»
Vendée.	»	»	»	»	»	»
C ^{ie} Parisienne du Gaz.	1650	» 10	»	1635	»	15
Canal de Suez.	212 50	» 5	»	223 75	11 25	»
Transatlantiques.	200	»	»	200	»	»
Cable transatlantique.	»	»	»	390	»	»
Compagnie immobilière.	120	» 5	»	»	»	»
Emprunt Italien 5 0/0.	56 50	» 20	»	55 30	»	20
Autrichiens.	735	» 2 50	»	735	»	»
Sud-Autrich.-Lombards.	410	» 12 50	»	402 50	»	7 50
Victor-Emmanuel.	427 50	» 5	»	423 75	»	3 75
Crédit Mobilier Espagnol.	316 25	»	»	»	»	»
Est-Hongrois.	1030	» 20	»	»	»	»
Foncier autrichien.	»	»	»	»	»	»
OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garantis par l'État, remboursables à 500 fr.						
Nord.	345	»	»	350	»	»
Orléans.	332 50	»	»	347 50	»	»
Paris-Lyon-Méditerranée.	330	»	»	340	»	»
Ouest.	340	»	»	336	»	»
Midi.	330	»	»	337 50	»	»
Est.	340	»	»	343	»	»

Saumur, P. GODET, imprimeur.